

## Études littéraires africaines



RIVA (Silvia), *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*. Version française actualisée basée sur la traduction de Collin Fort revue par l'auteur. Préfaces de V.Y. Mudimbe et Marc Quaghebeur.

Paris-Budapest-Torino-Kinshasa-Ouagadougou : L'Harmattan, Coll. L'Afrique au coeur des lettres, 2006, 421 p., bibl., index – ISBN 2-296-00981-6

Pierre Halen

Number 24, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035374ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035374ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Halen, P. (2007). Review of [RIVA (Silvia), *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*. Version française actualisée basée sur la traduction de Collin Fort revue par l'auteur. Préfaces de V.Y. Mudimbe et Marc Quaghebeur. Paris-Budapest-Torino-Kinshasa-Ouagadougou : L'Harmattan, Coll. L'Afrique au coeur des lettres, 2006, 421 p., bibl., index – ISBN 2-296-00981-6]. *Études littéraires africaines*, (24), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1035374ar>

en tant que « Moi plongé dans une histoire » (p. 42) ; F. Obiang Essono établit ici un parallélisme bien fondé entre l'œuvre senghorienne et celle d'Allogho Oké. L'univers postcolonial est analysé différemment par Lucie Mba qui utilise Libreville comme prétexte pour traduire la tension entre le moi lyrique et la foule, la collectivité en quête d'une authenticité africaine souvent introuvable dans les villes modernes ; une grande partie de l'œuvre de Lucie Mba étant autobiographique, il est compréhensible que sa poésie reprenne la figure du père pour exemplifier sa recherche identitaire. Plus postmoderne que simplement moderne dans son approche, Moussirou Mouyama est comparé à Claude Simon, Michel Butor ou Nathalie Sarraute dans la troisième partie de l'ouvrage. Ici, F. Obiang Essono présente, d'une façon qui ne paraît ni cohérente ni logique, l'auteur comme « en grève devant la société » (p. 101).

La quatrième partie est consacrée à la quête de l'ailleurs et à l'hétérologie de Ludovic Obiang (selon Georges Bataille, l'hétérologie est la science « de ce qui est tout autre », c'est-à-dire des connaissances auxquelles on accède par des voies subjectives et souvent psychanalytiques ; chez L. Obiang on trouve en effet beaucoup de références au surnaturel et à la psychanalyse). Une analyse assez approfondie de la nouvelle *L'Enfant des masques*, qui a donné son titre au recueil de L. Obiang, donne lieu à une généralisation sur l'écriture de cet auteur.

Les liens entre chapitres et parties ne sont pas toujours clairs ou explicites, et il faut souligner un certain déséquilibre dans la composition de cet ouvrage. Certaines parties, comme celle qui est consacrée à L. Obiang, sont très détaillées alors que d'autres, telle la partie introduisant Lucie Mba, sont trop vagues et générales, prêtant parfois même à confusion. À cela s'ajoute un grand nombre de coquilles et autres fautes d'orthographe, de grammaire et de syntaxe, ce qui rend la lecture parfois assez difficile. Les références données en notes de bas de page sont souvent inconsistantes, et leur présentation varie en cours de volume. C'est évidemment très regrettable, vu l'importance d'un ouvrage critique sur une littérature émergente qui a sûrement besoin d'être reconnue et mérite l'appui du public.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

RIVA (SILVIA), *NOUVELLE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DU CONGO-KINSHASA*. VERSION FRANÇAISE ACTUALISÉE BASÉE SUR LA TRADUCTION DE COLLIN FORT REVUE PAR L'AUTEUR. PRÉFACES DE V.Y. MUDIMBE ET MARC QUAGHEBEUR. PARIS-BUDAPEST-TORINO-KINSHASA-OUAGADOUGOU : L'HARMATTAN, COLL. L'AFRIQUE AU CŒUR DES LETTRES, 2006, 421 p., BIBL., INDEX – ISBN 2-296-00981-6.

La publication en italien de la thèse de S. Riva : *Rulli di tam-tam dalla torre di Babel. Storia della letteratura del Congo-Kinshasa* (2000) avait été un événement : les chercheurs disposaient désormais d'une somme fiable. Cela ne diminue en rien les mérites de Mukala Kadima-Nzuji, dont *La Littérature zaïroise de langue française (1945-1965)* (1984) a constitué longtemps la seule grande référence et n'a rien perdu de son intérêt. Mais son propos, qui reposait sur une thèse

soutenue en 1978-1979, ne couvrait que la première période de cette histoire. Les quelques publications synthétiques qui ont suivi ont eu une portée plus limitée, du fait de leur genre (les anthologies poétiques), de leur propos général (articles, introductions diverses) ou de leur caractère didactique (le *Guide* d'A. Mbuyamba). Les chercheurs se heurtaient constamment, en outre, à de nombreux problèmes de bibliographie. Solidement documenté, clairement exposé, l'essai de S. Riva prenait place parmi les meilleures synthèses nationales qui existaient pour l'Afrique littéraire.

Cette publication italienne est aujourd'hui disponible en français, dans une version « actualisée » ; il s'agit d'un de ces essentiels que toute bibliothèque africaniste se doit de posséder. Dans sa préface, V.Y. Mudimbe souligne que S. Riva « dépasse l'acrimonie sinon la violence de nombre d'études littéraires » (p. 9) : si le propos vise explicitement le débat congolais sur l'élitisme, il vise peut-être aussi, implicitement, les relations avec le corpus colonial, relations dont le second préfacier, M. Quaghebeur, regrette qu'elles ne soient pas vraiment prises en considération par S. Riva. Il a raison, et les publications qu'il a lui-même suscitées sous le label *Papier blanc, encre noire*, ajoutées au point de vue plus congolais de S. Riva, déboucheront peut-être un jour sur une histoire culturelle enfin débarrassée des complexes hérités de l'histoire. L'essai de Charles Djungu Simba, *Les Écrivains du Congo-Zaïre* (2007) illustre déjà un tel effort d'objectivation. Pour situer l'enjeu, évoquons un exemple : S. Riva évoque un poème de Nele Marian, où elle aperçoit une « dénonciation de l'oppression dans laquelle vit le colonisé », dénonciation qu'elle estime « surprenante dans le Congo belge des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 33) ; en réalité, un très grand nombre de littérateurs coloniaux ont évoqué cette « résistance », le refus de l'impôt par exemple. Ceci revient à dire que le travail de S. Riva s'est orienté, pour l'essentiel, en fonction d'une perspective nationale sur le Congo, ce qui est parfaitement justifié, mais sans toujours se défaire des œillères d'un certain dualisme hérité de la génération antérieure, ce qui parfois grossit un peu les jugements énoncés, surtout dans la première partie. En cela, elle se situe dans l'exact prolongement du travail de M. Kadima-Nzuji, qu'elle reprend d'ailleurs dans ses grandes lignes, et qu'elle étend ensuite jusqu'à nos jours. Elle structure son approche en quatre périodes : avant 1960, les années 60, les années 70, des années 80 à nos jours, cette dernière partie faisant une grande place à la diaspora, aux écritures de la rupture, enfin aux répercussions des violences des quinze dernières années.

Il est bien entendu impossible ici de rendre compte de la richesse de près de quatre cents pages de texte serré, illustré de citations parfois longues mais très utiles, et accompagné de notes érudites où l'on glanera, grâce notamment à l'index, un grand nombre d'informations précises. Cette profusion excuse quelques approximations : ainsi, il faut lire *Léon Guébels* et non « de Guébels », le père *Saussus* et non « Saussu » (p. 29), l'éditeur *Lebègue* et non « Lebuègue » (p. 51) ; plus loin, il n'est pas exact qu'il ait fallu attendre la visite de Bolamba à Bruxelles en 1953 pour qu'il y ait un contact avec la négritude parisienne (p. 52), puisque l'écrivain colonial Henri Drum a ramené à Léopoldville dès 1948 l'*Anthologie* de Senghor à propos de laquelle il a fait des exposés dans les « cercles ». Erreur plus classique : le colloque de « Beyrouth » pour *Bayreuth*

(p. 44, 95). Ce sont des scories peu nombreuses, et de portée minime dans un ensemble dont la richesse est impressionnante et la fiabilité, remarquable. On saluera en particulier de bons chapitres sur Mudimbe, les auteurs féminins, les « paralittératures ». Le propos aurait parfois pu être allégé d'un encombrement de références (p. 243, 256...), compte tenu de la richesse exemplaire de la bibliographie, qui mérite d'être soulignée. Mais on ne dira jamais assez la nécessité, dans ce domaine en particulier, d'indiquer les nombres de pages : le format des livres est une donnée significative du corpus, *a fortiori* s'il s'agit de ces livres difficiles à trouver qui rendent l'enquête de S. Riva singulièrement remarquable.

■ Pierre HALEN

SEMUJANGA (JOSIAS) ET TCHEUYAP (ALEXIE), DIR., *AHMADOU KOUROUMA OU L'ÉCRITURE COMME MÉMOIRE DU TEMPS PRÉSENT*. MONTRÉAL : LES PRESSES DE L'UNIV. DE MONTRÉAL, 2006, 165 P. (= *ÉTUDES FRANÇAISES*, VOL. 42, N°3) – ISBN 978-2-7606-2042-1.

Ce numéro d'*Études françaises* est entièrement consacré à A. Kourouma, plus précisément au rapport que son œuvre entretient avec la mémoire individuelle et collective, l'écriture de l'Histoire et le témoignage par rapport aux réalités de l'Afrique contemporaine. Il s'agit donc d'examiner comment la fiction romanesque s'empare des événements historiques pour les reconfigurer, depuis la colonisation de l'Afrique jusqu'aux derniers soubresauts politiques auxquels Kourouma a pu assister (ceux qui ont secoué la Côte d'Ivoire à partir de 2002).

J. Semujanga montre que si l'histoire de l'Afrique constitue un axe essentiel de l'ensemble de l'œuvre, l'écriture ne tend pas à élaborer, encore moins à affirmer une vérité historique figée, mais au contraire à mettre en doute, par la parodie et la satire, tous les discours dogmatiques tenus sur l'Afrique, qu'ils relèvent du discours colonial, ethnologique, ou des mythes élaborés par les tenants de la Négritude. Au-delà de la dimension idéologique du processus, c'est cette déconstruction par l'humour et la mise à distance critique des discours dominants qui donne aux romans de Kourouma toute leur dimension esthétique.

Partant d'une lecture critique de la notion de « lieu de mémoire », telle qu'elle est généralement envisagée dans le sillage des travaux de P. Nora, et en s'inspirant notamment des réflexions de P. Ricoeur dans *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Alexie Tcheyap s'intéresse à l'écriture de la violence chez Kourouma et propose d'envisager le corps comme une autre forme de lieu d'inscription, par la violence, de la mémoire collective. Il montre ensuite que l'espace romanesque tout entier constitue également un « lieu de mémoire » dans la mesure où il porte de multiples traces de la violence collective, au cœur de laquelle il figure également en tant qu'enjeu majeur. Il s'agit ici de la « mémoire des vaincus » (p. 50) que les lieux de mémoire « officiels » tendent au contraire à occulter.